

la troupe par l'espérance d'une prochaine halte et d'un moment de repos.

Toutefois ce ne furent, ni la rivière, qui brillait au soleil comme un miroir d'argent, ni les grands arbres chargés de feuilles, ni les verdoyantes prairies, ni même la vue des forges de Boussac, une usine modèle, la gloire du pays, qui attirèrent d'abord l'attention de ces dignes agents de la force publique ; ce fut un bâtiment assez laid, situé au pied même de la montagne, sur le bord du chemin, et qui n'était rien moins que l'auberge où ils devaient s'arrêter.

Les chevaux eux-mêmes, si mornes et si abattus un moment auparavant, semblèrent se réveiller, comme si de l'intérieur de cette bicoque, l'odeur de la mesure d'avoine qui les attendait, fût montée jusqu'à eux.

Aussi, ces intelligents quadrupèdes montraient-ils déjà une certaine velléité de quitter le pas pour le trot, quand la voix forte du vieux brigadier qui commandait la troupe se fit entendre :

—Garde à vous ! halte ! s'écria-t-il en s'arrêtant lui-même.

Cavaliers et montures, toute resta immobile avec une précision qui tenait de l'enchantement.

—Ah çà ! qu'y a-t-il donc ? demanda un des grognards, à demi-voix : voilà un singulier endroit pour faire halte, sous un soleil de feu, au moment où nous espérons être bientôt à notre aise, à l'auberge des *Forgerons* !

—Silence dans les rangs ! dit le brigadier sèchement : quatre hommes vont nous précéder à l'auberge que vous voyez là-bas. Ils se placeront de manière à empêcher les vagabonds qui pourraient s'y trouver de s'échapper à notre approche sans avoir justifié leur présence dans ce pays. Vous, Bourguignon, continua-t-il en s'adressant au loustic donc il connaissait sans doute la prudence et la finesse, vous serez chargé de cette mission avec trois autres que vous commanderez. Vous arrêterez les gens qui vous paraîtront suspects, et vous les ramènerez à l'auberge des *Forgerons*. C'est là que nous devons attendre le lieutenant Quentin, qui a pris les devants, et qui sans doute nous rejoindra dans quelques instants. Allons, partez vite, car je crains qu'on ne nous ait vus d'en bas et qu'on n'ait déjà pris l'alarme.

Bourguignon sortit des rangs, fit signe aux trois hommes qui lui avaient été désignés, et répondit de son ton jovial :

—Suffit, brigadier, on s'y conformera ; personne ne passera ou que j'y perdrai mon nom ! Allons, vous autres, au trot ! marche !

II

Les quatre cavaliers saluèrent de la main leurs camarades et s'élançèrent rapidement dans la direction indiquée.

A'ors le gros de la troupe se remit en marche tranquillement, et les conversations recommencèrent comme auparavant.

Dites-moi, grand Christophe, demanda l'un des derniers cavaliers, jeune homme d'un blond roux, à l'air niais, pourriez-vous m'expliquer, vous qui avez la connaissance des choses, pourquoi le lieutenant Quentin, d'ordinaire si zélé pour le service, n'est pas ici à notre tête, au lieu de ce vieux dur-à-cuir de brigadier qui n'en a pas l'habitude ?

Le grand Christophe prit cet air de crânerie que le vétérinaire garde toujours en face du soldat plus jeune, et répondit avec mystère :

—Un autre te dirait que le lieutenant est à ce grand bâtiment que tu vois là-bas, et qui s'appelle la forge de Boussac, pour s'entendre avec le maire de la commune, M. Van Baert, je crois, un gros qui est né en Hollande, et qui a peur que les malfaiteurs en question ne mettent un beau jour le feu à sa manufacture... Mais ce n'est pas pour cela, vois-tu, que le lieutenant n'est pas avec nous : mon opinion est qu'il a une autre raison.

—Quelle raison, grand Christophe ? conte-moi donc ça.

—Et bien ! tu n'en diras rien au moins... je suis sûr, là, entre nous... que le lieutenant est amoureux de la fille du maître de

forges, de ce Van Baert... c'est chez moi, vois-tu une opinion... bien arrêtée.

—Amoureux ! le lieutenant Quentin ?

—Oui... il paraît même qu'il veut épouser la petite, joli minois, ma foi ! et riche comme une reine. Je l'ai vue un jour que j'avais été envoyé de Rhodéz pour porter des dépêches à son père : et ma foi ! le lieutenant n'a pas fait là un mauvais rêve !

—Mais le papa, le *vanne-à-l'air*, que dit-il des projets du lieutenant ? Allons, grand Christophe, ne fais pas le discret ! Tu sais que j'aime le lieutenant, et...

Christophe fit entendre un rire saccadé qui ressemblait assez à un accès de toux.

—Eh ! eh ! mon garçon, reprit-il, le père m'a l'air d'un finaud qui veut faire *aller* le pauvre lieutenant. Je me suis laissé dire qu'il lui avait promi sa fille s'il parvenait à faire arrêter les malfaiteurs qui ravagent par l'incendie cette commune... Or, comme tu sais quelle est mon opinion à cet égard, le pauvre M. Quentin aura le temps d'attendre.

—Si cependant, grand Christophe, ces malfaiteurs existent réellement, et si nous parvenons à mettre la main dessus ?

—Pourquoi me demandes-tu moi opinion, alors ? dit Christophe avec humeur.

En ce moment la troupe était arrivée à l'auberge dite des *Forgerons*, cette halte si ardemment désirée par les cavaliers et leurs montures.

C'était un cabaret de chétive apparence, où les ouvriers de l'usine et les paysans de la vallée venaient s'enivrer une ou deux fois par semaine.

Comme une pareille habitation n'avait pas une écurie bien vaste, il fallut attacher la plupart des chevaux aux arbres qui s'élevaient devant la porte et entretenaient un peu de fraîcheur autour de la maison.

Quant aux gendarmes, ils entrèrent dans l'auberge pour se reposer et se rafraîchir en attendant de nouveaux ordres.

La salle où se réunissaient d'ordinaire les paysans avoyonnais, ne contenait aucun étranger en ce moment.

—Seulement le brigadier faisait déjà subir un interrogatoire à l'hôte, qui semblait fort ennuyé de répondre à ces questions dans un moment où tant de pratiques à servir réclamaient impérieusement ses soins.

Mais enfin, demandait le gendarme d'un ton brusque, vous devez savoir ce que fait ce jeune homme, où il va, d'où il vient, quel est son nom, son état, et s'il connaît quelqu'un dans la commune ?

—Comment voulez-vous que j'aie lui demander tant de choses, moi ? répondait l'aubergiste en regardant autour de lui avec impatience, est-ce que ses affaires me regardent ? c'est un brave jeune homme plein de politesse, qui mange fort peu et me paie exactement chaque soir sa dépense de la journée. Depuis huit jours ^{qu'il} est ici, il se contente de se promener dans le voisinage, mais sans mauvais dessein, j'en mettrais la main au feu...

—Enfin, où est-il maintenant ?

Ma foi, il était là tout à l'heure, dit l'aubergiste en désignant la fenêtre qui donnait sur la montagne. Il est sorti sans doute.

—Ah ! il est sorti quand il nous a vus, dit le brigadier ; cela me paraît suspect, il faut que nous le retrouvions, et tout de suite. Holà ! Durand, Favard, préparez-vous à monter à cheval !

—Eh ! pardieu ! il n'est pas nécessaire d'aller le chercher si loin, dit l'hôte en perdant patience, le voici.

Et il montra au brigadier un des deux prisonniers que le gendarme Bourguignon introduisait en ce moment dans la salle.

Le premier était une espèce de paysan d'une cinquantaine d'années, dont les vêtements déguenillés attestaient la misère. Il avait les pieds nus ; son pantalon et son habit, d'étoffe grossière, étaient rapiécés en mille endroits de morceaux de diverses couleurs, et son chapeau, en forme de bateau, comme celui de